

*Guardamar, le 15 septembre 2014
Notre-Dame des Douleurs*

Aux Maristes Bleus (frères et laïcs)
ALEP

Mes Chers Amis: PAIX.

«J'ai aimé ce peuple !»

Le Conseil Provincial, dans la séance de fin août 2014, a estimé opportun de vous adresser une lettre, en leur nom et en mon propre nom, comme signe de fraternité et de communion entre tous les frères de la Province Méditerranée.

Je vous avoue que ce n'était pas facile pour moi de me mettre à rédiger ces quelques lignes, parce que, devant la mort, la douleur et la souffrance des autres, le cri le plus éloquent que je sens, que je lance et que j'entends, est celui du silence.

Je vous écris sur la guerre, étant à un lieu séparé de vous par plusieurs milliers de kilomètres, où on n'entend pas le sifflement des balles ni le fracas des bombes qui tuent vos innocents concitoyens. Mais cela n'empêche pas que mon sentiment ne soit pas indifférent à votre douleur.

Je me permets de vous transmettre, dans les difficiles circonstances que vous traversez, quelques idées avalisés par les témoignages de personnes très qualifiées qui, comme vous, ont aussi subi les coups des griffes de la guerre. Espérons qu'elles vous servent pour éclairer votre réflexion!

Les morts

*« Je suis l'ennemi que tu tuas,
Mon ami.
Je te reconnus dans l'obscurité.
Ton regard est comme celui d'hier, lorsque
Tes yeux me traversèrent de son estocade.*

*Et je voulais me défendre...
Mais mes mains
Étaient réticentes et froides.
Dormons ensemble maintenant...»*
Wilfred Orwen

Avant de commencer cette lettre j'ai voulu écouter le *War Requiem*, chef d'œuvre musical de Benjamin Britten, compositeur britannique du siècle passé. Britten alterne le texte latin classique de la messe de requiem avec des versets écrits dans les tranchées de la 1^{re} Guerre Mondiale par le poète anglais Wilfred Orwen, décédé à l'âge de 25 ans, le 4 novembre 1918, une semaine seulement avant la signature de l'armistice. Les versets cités auparavant font partie d'un dialogue dans le pays d'outre-tombe entre un soldat anglais et un autre allemand. Avec le «Dormons ensemble maintenant» se clôt la partie du requiem chantée en anglais.

Benjamin Britten composa le *War Requiem* à l'occasion de l'acte de réouverture de la cathédrale de Coventry, en 1962, détruite pendant les bombardements de la 2^e Guerre Mondiale.

Néanmoins, l'intention de Britten était de dénoncer la perversion de la guerre en tant que telle. Lui, anti-belliciste convaincu, resta cohérent toute sa vie, même lorsque, pendant la 2^e Guerre Mondiale, il refusa de servir l'armée du Royaume-Uni, ne serait-ce que comme musicien militaire.

Neuf millions de soldats sont morts pendant la 1^{re} Guerre Mondiale. Cette année 2014, on commémore en beaucoup d'endroits le centenaire du début de la confrontation. Plus d'un expert se pose maintenant des questions sur les problèmes possibles qu'auraient peut-être pu résoudre cette confrontation de guerre. L'historien américain Fritz Stern va au-delà, et la définit comme «*la calamité de laquelle ont surgi toutes les autres calamités*». Par ailleurs, l'un des meilleurs livres écrits sur cette guerre, au moment du centenaire, porte le titre, suggestif et provoquant, «*Somnambules*». Son auteur est l'historien australien, installé au Royaume-Uni, Christopher Clark, qui analyse surtout le comportement de la classe politique dirigeant l'Europe à ce moment.

Dans le conflit syrien, l'armée la plus puissante est déjà celle des morts: ils s'approchent des 200.000, dont 10.000 enfants. Combien de personnes doivent mourir dans votre pays tourmenté pour que leurs cris soient capables de nous réveiller, de nous faire sortir de notre somnambulisme ?

Et, lorsque nous serons réveillés, alors quoi? Lorsque nous serons réveillés nous aurons l'obligation morale de porter et de passer à d'autres le flambeau de la paix... et de ne pas oublier les morts.

Manuel Azaña, dernier président de la 2^e République Espagnole, lorsque le pays saignait dans la guerre civile, prononça son dernier discours faisant appel au souvenir des morts comme catharsis pour guérir la haine et la violence. Le discours est connu comme «celui des trois 'p'»: «paix, pitié et pardon». Entre autres, il affirmait : *«C'est une obligation morale de tous ceux qui souffrent de la guerre, lorsqu'elle sera finie, comme nous voulons qu'elle finisse, d'en tirer la leçon et le plus grand bien possible. Et lorsque le flambeau passera à d'autres mains, à d'autres hommes, à d'autres générations, qu'ils s'en souviennent, si jamais ils sentent bouillir leur sang colérique et que le génie espagnol les rende encore furieux avec l'intolérance et la haine et la soif de destruction. Qu'ils pensent alors aux morts et qu'ils écoutent leur leçon : la leçon des hommes tombés, déchaînés dans la bataille, luttant de façon magnanime pour un idéal grandiose et qui maintenant, enveloppés par la terre maternelle, n'ont plus de haine, n'ont plus de rancune, et ils nous envoient leur message. Avec les scintillements de la lumière, tranquille et lointaine comme celle d'une étoile, le message de la patrie éternelle qui dit à tous ses enfants: Paix, Pitié et Pardon».* (Discours d'Azaña, le 17 juillet, à la mairie de Barcelone).

Ceux qui restent sur place, ceux qui s'en vont... et ceux que reviennent

*«Tu punis et pardonnes les péchés.
Ô Dieu, j'ai aimé ce peuple !
Il me suffit d'avoir porté son déshonneur
Et sa charge,
Et d'avoir vu, après, son salut».*

“La mort de Moïse” (D. Bonhoeffer)

À un moment donné, j'avais reçu la lettre d'Alep n° 19 du Dr Nabil Antaki. Nous voyons avec tristesse comment chaque jour continue à produire cette colonne de gens, *«pyramide de souffrance»*, soit de déplacés dans un exil intérieur ou vers des camps de réfugiés, authentiques *«dépotoirs débordants d'exclus»*, soit d'un dur exode, sur la route d'une terre promise où il faudra commencer à nouveau, dans une ambiance étrangère, dans la majorité des cas, sinon hostile.

Nous ne pouvons pas juger ceux qui font l'option de partir, les motifs qui mènent à l'héroïsme étant très divers, comme diverses sont aussi les situations et les responsabilités personnelles, familiales et sociales. Votre attitude est digne d'éloge: *«Chez les Maristes Bleus, nous n'avons pas de certitudes à offrir, ni de réponses aux craintes et aux interrogations. Il ne nous revient pas non plus de désapprouver les*

*décisions prises. Nous essayons tout simplement, par notre présence active, d'être une lueur d'espoir pour ceux à qui il ne reste plus d'espoir...
une force pour ceux qui doutent...
un réconfort pour ceux qui sont tourmentés».*

Comme ces mots ressemblent à d'autres, nés aussi dans un contexte de haine et de violence: *«Tout est urgent et provisoire, très provisoire. Dieu seulement peut savoir ce qui va arriver, mais il sait et il se tait. À nous de croire, espérer et aimer toujours, et c'est ce que nous faisons, chevauchant l'incertitude comme un cheval. Rien de plus pour aujourd'hui. Mon souvenir de gratitude devant le Seigneur et la Mère. Et la gratitude des milliers de réfugiés qui vivent de plus en plus dans la misère. Je vous embrasse fort»* (lettre du Fr. Miguel Ángel Isla au Fr. David Aranda, le 22-03-1996).

«To leave or not to leave», voilà le dilemme difficile, aussi tragique dans sa réalité que beau dans son expression linguistique, de beaucoup de citoyens syriens, et, en particulier, de la minorité chrétienne.

Vous avez fait l'option de rester, même si j'imagine que cette décision est mise en question souvent dans le silence et la solitude de chaque nuit: *«Que nous réserve l'avenir? Faut-il quitter, faut-il rester...? jusqu'à ce que... jusqu'à ce que quoi?»*. Et beaucoup d'autres questions comme celles-ci qui surgissent dans votre conscience. Les balles sifflent, les mortiers assourdissent, les bombes crachent leur mitraille et pendant ce temps, Dieu... se tait.

Pendant ce temps, les jours passent, la guerre continue, les uns s'en vont, vous restez, d'autres rentrent ou sont rentrés depuis un certain temps.

L'Allemand Dietrich Bonhoeffer, un influent opposant au national-socialisme et anti-belliciste déclaré, alla aux États-Unis. À peine avait-il mis les pieds sur terre qu'il surprit ses généreux et accueillants amphitryons avec ces mots: *«Pour moi, c'est clair que je dois rentrer... par loyauté envers l'Église Militante (Confessante). Je ne dois accepter aucun poste qui m'empêcherait le retour en Allemagne»*. Et il retourna en l'Allemagne nazie et en guerre.

Peu après, dans les premiers jours de juin 1939, il expliqua et ratifia cette décision par lettre à R. Niebuhr: *«Je dois passer cette difficile période de notre histoire nationale à côté des chrétiens d'Allemagne. Je n'aurais aucun droit à participer à la reconstruction de la vie chrétienne en Allemagne si je ne partage pas les épreuves de cette heure avec mon peuple»*.

La même année, le 26 juin, il nota dans son journal, dans la lignée de la demande de Paul à Timothée («Viens avant l'hiver», 2 Tim 4): *«Il nous arrive, comme aux soldats en permission: malgré tout ce qui les attend, ils rentrent à nouveau au front. Nous ne pouvons pas nous évader. Ce n'est pas que nous nous considérons nécessaires, utiles, mais, simplement, notre vie est là, et nous ruinerions, anéantirions notre vie si nous n'étions pas là à nouveau. Ce n'est pas une question d'avoir pitié, mais de vitalité. Dieu agit aussi par ces impulsions vitales et non seulement pieuses».*

Un petit livre, que je crois épuisé maintenant, ayant pour titre "Yo he amado a este pueblo" (éditorial La Aurora, Buenos Aires, 1969), recueille l'expérience vitale de Bonhoeffer à cet égard.

Il est toujours l'heure de l'espérance.

*«Car le figuier ne fleurira pas,
La vigne ne produira rien,
Le fruit de l'olivier manquera,
Les champs ne donneront pas de nourriture;
Les brebis disparaîtront du pâturage,
Et il n'y aura plus de bœufs dans les étables.
Toutefois, je veux me réjouir en l'Éternel,
Je veux me réjouir dans le Dieu de mon salut.»*
(Habacuc 3, 17-18)

Ce texte du prophète Habacuc m'a toujours semblé la prière de prédilection de qui est capable d'attendre contre toute espérance. Tout le chapitre 3 du livre est un cantique, un hymne à l'espérance.

Situons-nous dans le contexte du prophète et dans la société rurale dans laquelle il vécut il y a plus de deux mille cinq cents ans. Habacuc dénombre différentes espèces agricoles qui refusent de donner leurs fruits au moment de la récolte. Même le bétail ne se reproduit plus. Tout est défaillant, donc, sauf le Dieu de l'Alliance, qui reste fidèle, et réciproquement, demande fidélité de son peuple.

La devise pour nos établissements, l'année passée, fut: *«Sème l'espérance»*. Soyez sûrs que vous, les Maristes Bleus, vous êtes en train de semer l'espérance. Vous partagez avec vos concitoyens les mêmes conditions infrahumaines et de précarité. Ces circonstances font que les personnes deviennent plus fragiles, spécialement les enfants, qui sont plus vulnérables, mais je connais parfaitement votre engagement dévoué pour eux. García Roca dit: *«Faire le chemin avec un éducateur sans espérance est la pire disgrâce qui peut arriver à un sujet fragile»*. Par contre, vivre une situation de guerre avec des

hommes et des femmes fermement enracinés en Jésus de Nazareth est comme recevoir la plus authentique catéchèse évangélique communiquée non par des maîtres mais par des témoins. C'est une incarnation aussi difficile que réelle de l' «Evangelii gaudium».

Pour terminer, je vous invite à réfléchir sur un autre texte exceptionnel de Bonhoeffer, qui commente le prophète Jérémie: «*“On achètera encore des maisons, des champs et des vignes, dans ce pays” (Jer 32, 15). C'est ainsi que Jérémie doit annoncer – en contradiction paradoxale avec ses présages funestes – juste avant la destruction de la Ville Sainte ; face à l'absence totale d'avenir, un signal divin et la garantie d'un avenir grand et nouveau. Penser et agir ayant en vue la génération future, et, en le faisant, être prêts tous les jours sans crainte ni préoccupation – c'est cette l'attitude-là qui nous est imposée pratiquement, dans laquelle il n'est pas facile de persévérer avec courage – mais c'est une attitude nécessaire... Il est possible que le jour du Jugement Dernier arrive demain; à ce moment nous abandonnerons de bon cœur le travail pour un avenir meilleur, mais pas avant*».

Aujourd'hui, 15 septembre, fête de Notre-Dame, la Vierge des Douleurs, je termine cette lettre. Elle est la Vierge et la Mère de l'espérance, le refuge des désespérés, la consolation des affligés, la santé des malades et surtout, la Reine de la paix.

Je prie, et nous tous nous prions dans la Province, afin que vous vous trouviez toujours «*ou entre ses bras ou dans son cœur*».



A. Giménez de Bagüés,
Provincial